

Du regard de l'Autre : quand l'Occident s'aventure en Asie

Franck Michel

Résumé

de l'Orient lointain consiste le plus souvent en un savant amalgame d'inquiétude, de mystère et de fascination. De l'Indus au Pacifique, la présence historique d'un Occident prédateur n'a cessé de nourrir notre imaginaire par le biais d'une littérature exotique prolifique ; cette attirance se perpétue au fil du temps grâce au formidable et constant «appel» mené en direction des explorateurs, aventuriers et autres touristes. Aujourd'hui, les spectacles médiatiques paraissent avoir remplacé les héros des romans d'aventure qui autrefois peuplaient nos rêves orientaux. En dépit de ces divergences, l'Asie a toujours été aux yeux des Occidentaux en mal de sens et d'ailleurs une destination de choix.

Citer ce document / Cite this document :

Michel Franck. Du regard de l'Autre : quand l'Occident s'aventure en Asie. In: Hommes et Migrations, n°1193, décembre 1995. Détours européens. pp. 36-42;

doi : <https://doi.org/10.3406/homig.1995.2572>

https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_1995_num_1193_1_2572

Fichier pdf généré le 07/05/2018

DU REGARD DE L'AUTRE : QUAND L'OCCIDENT S'AVENTURE EN ASIE

La
perception
occidentale

par Franck MICHEL

anthropologue,
directeur de la revue
*Histoire
& Anthropologie*.

de l'Orient lointain consiste le plus souvent en un savant amalgame d'inquiétude, de mystère et de fascination. De l'Indus au Pacifique, la présence historique d'un Occident prédateur n'a cessé de nourrir notre imaginaire par le biais d'une littérature exotique prolifique ; cette attirance se perpétue au fil du temps grâce au formidable et constant « appel » mené en direction des explorateurs, aventuriers et autres touristes. Aujourd'hui, les spectacles médiatiques paraissent avoir remplacé les héros des romans d'aventure qui autrefois peuplaient nos rêves orientaux. En dépit de ces divergences, l'Asie a toujours été aux yeux des Occidentaux en mal de sens et d'ailleurs une destination de choix.*

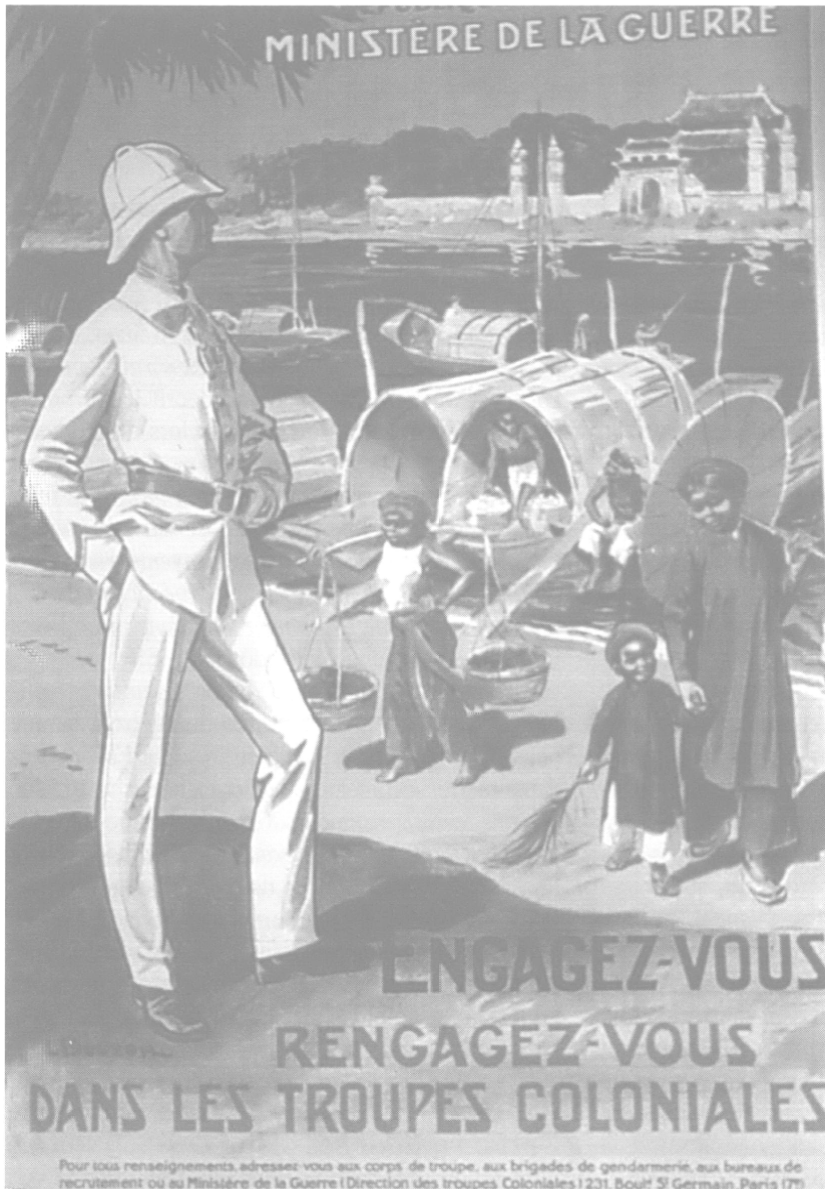
LES Occidentaux, paraît-il, écrivent autant qu'ils voyagent : la volonté d'immortaliser son propre périple en Asie est indéniable chez de nombreux aventuriers et touristes depuis que ceux-ci ont parcouru les écrits de Conrad, Kipling, Loti, David-Neel, Malraux, Bouvier... De grands écrivains, tel Henri Michaux avec *Un barbare en Asie* (1933), reviennent de ce « continent perdu » désenchantés. Ils restent cependant assez rares, la plupart des auteurs retournant au pays comblés par ce qu'ils ont vu et vécu. Leurs récits entretiennent un exotisme teinté d'une touche nostalgique qui aujourd'hui est à nouveau en vogue. *L'Amant* (1984) de Marguerite Duras, porté ensuite à l'écran, dont l'action se déroule dans l'ancienne Indochine française, en est une illustration. L'ouvrage comme le film connaissent en France un succès à la fois médiatique et commercial étonnant. Comme l'est sans doute encore davantage le film *Indochine* de Régis Wargnier. Et si l'Asie était ou restait à reconquérir ? Le passé au secours du présent, images rassurantes pour masquer le déclin aussi réel qu'inavouable d'un Occident – ici la France – à la recherche de nouveaux repères...

Aventure coloniale et littérature exotique

Au moment où cette Indochine rêvée ouvre à nouveau ses portes au commerce et au tourisme international, la découverte et l'exotisme d'une région que l'on aimerait « retrouver comme avant » font que l'aventure programmée se nourrit facilement de mélancolie. Certains « voyageurs » entendent ainsi « revivre » les lieux majeurs – les champs de bataille – des deux guerres d'Indochine : Diên Biên Phu est un des meilleurs exemples de ce tourisme nostalgique très prisé à l'heure actuelle. Ces visiteurs-là sont manifestement passionnés d'histoire, mais d'abord de l'histoire de l'Occident. Mêlant doux souvenirs et esprit de reconquête, certains anciens *boys* de l'armée américaine vont même jusqu'à résider au Vietnam « nouveau »... pour y construire des hôtels pour touristes !

Kipling et Conrad publiés dans La Pléiade, romans d'aventure du siècle passé qui sortent de l'oubli avant d'être réédités par des maisons prestigieuses, engouement pour les récits de voyage et les destins héroïques... comment ne pas se demander,

* Pour en savoir plus sur l'aventure en Asie, voir Franck Michel, *En route pour l'Asie. Le rêve oriental chez les colonisateurs, les aventuriers et les touristes occidentaux*, Strasbourg, éd. Histoire & Anthropologie, 1995 ; lire notamment la première partie intitulée « L'appel de l'Orient », p. 21-122.



L'aventure orientale a d'abord été militaire et coloniale

avec Denys Lombard, si cette tendance du moment à vouloir repropuler au public les écrits coloniaux et les romans exotiques n'est pas tout simplement « l'effet du grand tourisme ? ou la remise en cause de la notion même d'Etat-nation ? ou encore la lente généralisation d'un regard plus "anthropologique" porté sur les autres cultures¹ » ?

Dans un roman datant de 1937, décrivant les préparatifs de voyage d'une jeune femme s'embarquant à Marseille en direction des Indes, Pierre Lagarde remarque : « Cette dame a dû faire organiser son périple par une agence de voyage, et ses malles sont remplies de guides et de cartes. Tant pis pour elle. Elle n'obtiendra que ce qu'elle cherche. J'aime mieux partir à l'aventure. Colombo d'abord, les Indes ensuite. Après, on verra. » (*Circuit des tropiques.*) Déjà, le touriste « téméraire » qu'est notre auteur entend montrer – sinon prouver – sa nette différence d'avec le touriste « de base ».

Fasciné par le monde indien, l'aventurier Lagarde ne peut éviter de se laisser aller à des parallèles douteux : « [Mon boy] se nomme même S. Carnot, tout comme le Président. Mais au lieu de signifier Sadi,

côtes philippines, René Jouglet contemple le paysage et s'écrit : « On a le sentiment subit d'un contact avec un sol encore neuf, encore vierge, le dernier refuge d'un Pan asiatique, une terre bien faite pour me contenter. » Parcourant les régions montagneuses du nord de Luçon, l'auteur précise que « le voyageur compte peu au regard des pays qu'il parcourt. Je n'ai pas l'idée de décrire les repas que nous prenions sous les feuilles d'un bananier sauvage, de raconter une nuit à la dure : c'est bien un peu partout pareil. Les mœurs des hommes, voilà une autre nourriture » (*Au cœur sauvage des Philippines*, 1934).

Luc Durtain, auteur de *Dieux blancs, hommes jaunes* (1930), rapporte ainsi sa vision de l'Autre et de l'ailleurs : « Mystique de la vie simple. Une femme accroupie tend un sein tatoué à un nouveau-né ; des enfants s'enfuient ; des vieillards vous guettent, yeux luisants encore. Calme et silence dans ces beaux villages : sauf intrusion de l'alcool vendu par l'Europe. » Plus tard, en pleine période de décolonisation, des ouvrages, tel *Le Royaume du Laos : le pays du Million d'éléphants et du Parasol blanc*

S. veut dire Subrahmanya. Le nom d'un dieu. C'est moins officiel ; mais c'est plus divin. » Ou encore : « Au lieu d'achever, après le théâtre, une choucroute à la Coupole ou de boire un gin-fizz à Montmartre, je me réveille dans un train. Au son des sirènes, comme Ulysse. » Nécessaires références connues dans un monde méconnu voire inconnu ! Si le lien irréfutable entre roman et aventure coloniale n'est plus à faire, les peuples asiatiques, trop longtemps interdits d'histoire, n'auraient d'existence véritable que dans l'imitation ou tout au moins la référence à l'Occident. L'Histoire n'est jamais que celle des vainqueurs²...

Dans l'archipel philippin, la magie du voyage et l'excitation en vue de découvrir des territoires encore vierges sont tout aussi effectives qu'en Inde. Arrivé au large des

¹ Denys Lombard, *Rêver l'Asie. Exotisme et littérature coloniale aux Indes, en Indochine et en Insulinde*, Paris, EHESS, 1993, p. 12. Cet ouvrage, à la fois riche et passionnant, peut être complété par le livre de R. W. Winks et J. R. Rush, *Asia in Western Fiction*, Manchester, Manchester University Press, 1990.

² Voir les travaux d'Edward W. Said, *L'Orientalisme*, Paris, Seuil, 1980 et *Culture and Imperialism*, New York, Alfred Knopf, 1993.

(1959) de René de Berval, inaugurent le temps du souvenir, des victoires passées, et parfois des regrets.

Un miroir des désirs

Rencontre avec d'autres cieux et d'autres hommes, l'aventure au bout du monde n'est pour les Occidentaux souvent que le miroir de leurs propres désirs et fantasmes à domicile. La « surexcitation forcenée » exprimée par l'un des héros de *La Rose de Java*, de Kessel, entrant dans le port de Shanghai, reflète par exemple cette attitude si commune à tant d'aventuriers, et aujourd'hui de touristes : « *Shanghai ! Les colonies européennes, la jungle chinoise, les bars, les maisons de jeu, de danses, de filles.* » Partis vers le lointain Orient, à une époque où l'aventure n'était pas encore « au coin de la rue », les écrivains-voyageurs aimaient se sentir « chez soi » chez l'Autre. La colonisation leur en offrait la possibilité. Et il n'était pas rare que des auteurs en fissent l'apologie en mettant en avant « l'œuvre bienfaitrice de la civilisation ».

L'automobile, l'avion et le train sont des apports dont les aventuriers européens sauront faire bon usage... et ce jusqu'à nos jours : dès 1907, il y eut déjà un raid Paris-Pékin, première version de l'actuel rallye Paris-Moscou-Pékin, et la Croisière noire de 1926-1927 annonce presque aussitôt la fameuse Croisière jaune de 1931-1932. Ces expéditions, ancêtres du Paris-Dakar, inaugurent la passion mécanique qui fera tout au long du siècle de nombreux adeptes en Occident ; elles nous montrent aussi, par le biais de l'aventure, un autre visage de la colonisation. Notons que les autres noms de la Croisière jaune étaient Expédition Citroën Centre-Asie pour les Français et Expédition sino-française pour les Chinois : deux regards sur une même course !

Au milieu du siècle dernier, explorant les forêts de Bornéo et de Sumatra, l'« aventurière en crinoline » Ida Pfeiffer avait ouvert la voie et confondait volontiers, à l'instar de ses contemporains, esprit d'aventure et désir de conquête : « *Celui qui veut entreprendre de pareils voyages doit être endurci comme l'indigène. Je l'étais parce que je voulais l'être* », et plus loin : « *Dans ce voyage, je marchais vraiment de triomphe en triomphe. Toute seule, sachant à peine quelques mots de la langue dayaque, je fis partout respecter ma volonté*³. »

Dans la lignée des grands romanciers – Conrad en tête mais aussi Albert Londres ou Malinowski –, l'aventure est de plus en plus le lot des grands reporters, des journalistes ou écrivains engagés, des anthropologues ou autres chercheurs, qui n'hésitent pas à aller dénicher, chacun à sa manière, les informations ou les sources sur le « terrain ». En Asie, le

siècle qui vient de s'écouler a été dramatiquement riche en une aventure toute particulière, celle de la guerre.

Dès 1883, Pierre Loti signe une série d'articles dans *Le Figaro* dans lesquels, tout en traitant, lors de la prise de Huê, les Annamites de « *rats-sournois coiffés d'abat-jour blancs* », il décrit les atrocités perpétrées par les marins français lors de la guerre du Tonkin : « *Après tout, en Extrême-Orient, ce sont les lois de la guerre. Et puis quand on arrive avec une poignée d'hommes pour imposer sa loi à tout un pays immense, l'entreprise est si aventureuse qu'il faut faire beaucoup de morts, jeter beaucoup de terreur, sous peine de succomber soi-même.* » Loti sera immédiatement rappelé d'Indochine...

Devant cette obsession à vouloir à tout prix justifier l'injustifiable, le « terrain » de guerre asiatique paie depuis plus d'un siècle un très lourd tribut. Les deux guerres – française et américaine – d'Indochine en constituent sans aucun doute les marques les plus indélébiles : au Laos par exemple, les Etats-Unis ont déversé 2 093 100 tonnes de bombes entre 1964 et 1973. Autrement dit, un bombardement a eu lieu en moyenne toutes les huit minutes, jour et nuit, pendant les neuf années de guerre : aujourd'hui, les mines font encore des dizaines de victimes par mois, parfois par semaine⁴...

L'art de garder ses distances

Dans la continuité de l'imaginaire de la cruauté ou de la décadence pour la Chine de la fin du siècle dernier, les Occidentaux se complaisent aujourd'hui dans un imaginaire de l'aventure orientale (où l'expérience « mystique » d'inspiration asiatique – le voyage intérieur – peut éventuellement remplacer l'aventure lointaine – le voyage extérieur) : jungle, guérilla, opium, « tribus sauvages », etc. L'Occidental ne se distingue souvent que par sa ferme volonté de ne chercher chez les autres que les seules différences et oppositions, afin de garder ses distances : « *Ce goût aristocratique des différences et des séparations, si caractéristique des peuples occidentaux face à l'Orient, s'est formé d'abord selon le critère du pittoresque et de l'exotique, c'est-à-dire de la non-acceptation et de la sous-estimation de tout ce qui échappe aux expériences sensibles de leurs races, mais par la suite, il s'est accentué en se mettant au service d'intérêts subalternes. Intérêts de dominer et d'exploiter les peuples exotiques, considérés donc, a priori, comme inférieurs et nécessaires de l'appui et de la tutelle des peuples supérieurs*⁵. »

Autrefois, les cruels Chinois vivaient ainsi, selon certains, dans l'attente d'être civilisés ! Hier comme aujourd'hui, parler de Chine immobile a toujours sous-entendu l'idée perverse de se réserver le droit

3

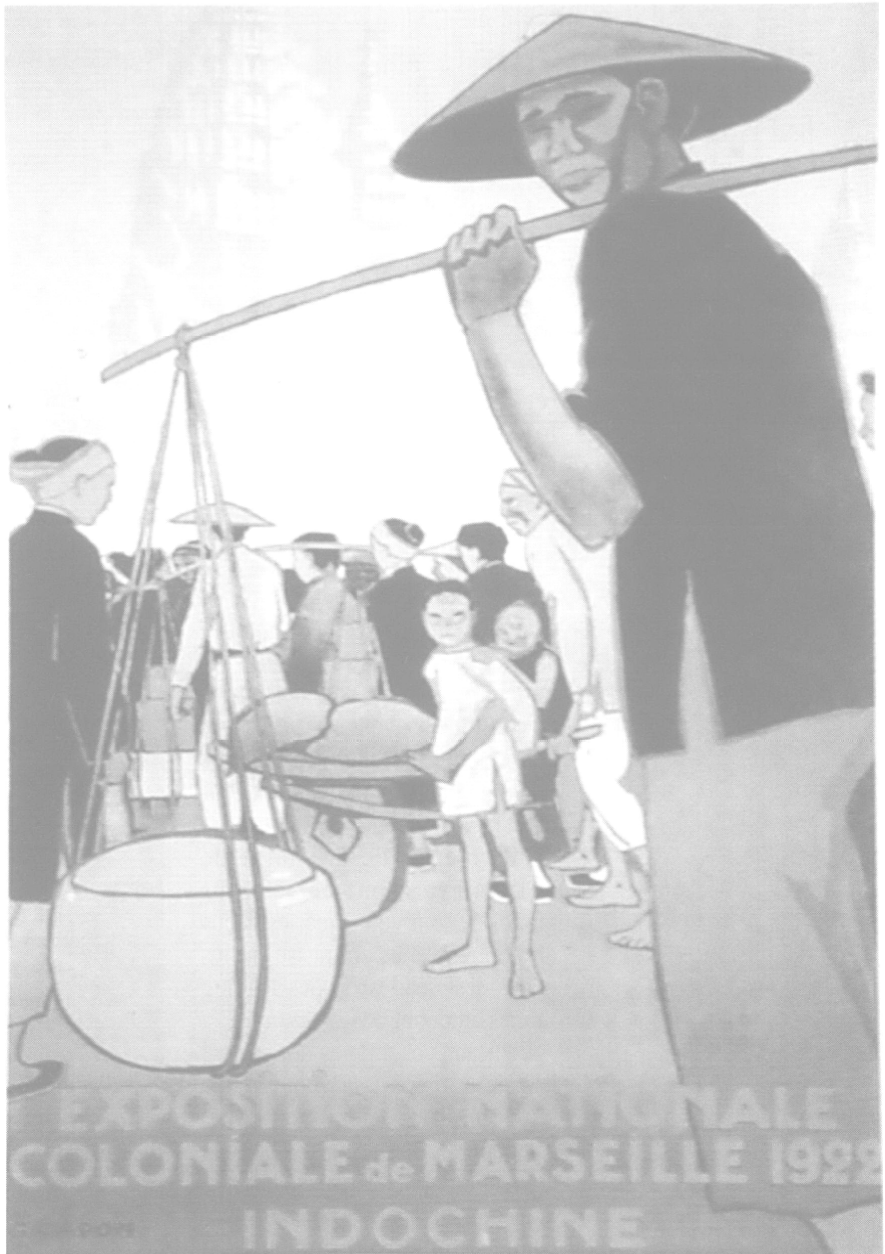
Ida Pfeiffer, *Ma tête à couper. Une puritaine chez les cannibales 1851-1853*, Paris, Phébus, 1993, 1^{re} édition en 1859, p. 85 et 104.

4

Cf. Stan Sesser, *The Lands of Charm and Cruelty. Travels in Southeast Asia*, New York, Vintage Books, 1994, p. 74.

5

Josué de Castro, « Un dialogue entre civilisations : la Chine et l'Occident », in *L'Autre et l'Ailleurs. Hommage à Roger Bastide*, ouvrage collectif présenté par Jean Poirier et François Raveau, Paris, Berger-Levrault, 1976, p. 358.



Une Asie trop « civilisée » ne pourrait justifier le colonialisme et ses corollaires

de la rendre mobile ! Une Asie trop « civilisée » ne pourrait justifier le colonialisme et ses corollaires, la civilisation et le progrès. En fait, la Chine, mais au-delà toute l'Asie, nous surprend toujours essentiellement parce qu'on ne la connaît pas (veut-on vraiment ou peut-on seulement la connaître ?). Ainsi que l'écrivaient déjà Pierre et Renée Gosset au milieu des années 50 : « *Voyager, aujourd'hui, c'est avant tout réviser ses notions scolaires*⁶... »

Il y a presque un siècle, Octave Mirbeau décrivait dans *Le Jardin des supplices*, les fantasmes et les perversions dans lesquels s'est complu l'imaginaire fécond de la Belle Epoque. Cet imaginaire est aussi celui du voyage, de la rencontre avec des autochtones, de la découverte d'espaces nouveaux, de l'Asie idéalisée, ce continent qu'on dirait forcément voué à l'exotisme. Dans l'intention de se rendre prochainement à Ceylan, le héros du roman prépare son voyage : « *Je profitai de mes loisirs, pour m'instruire sur Ceylan, ses mœurs, ses paysages, et me faire une idée de la vie que je mènerais, là-bas, sous ces terribles tropiques. Même en éliminant ce que les récits de voyageurs comportent d'exagération, de vantardise et de mensonge, ce que je lus m'enchantait, particulièrement ce détail, rapporté par un grave savant allemand, qu'il existe dans la banlieue de Colombo, parmi de féeriques jardins, au bord de la mer, une merveilleuse villa, un bungalow, comme ils disent, dans lequel un riche et fantaisiste Anglais entretient une sorte de harem, où sont représentées, en de parfaits exemplaires féminins, toutes les races de l'Inde, depuis les noires Tamoules, jusqu'aux serpentine bayadères du Lahore, et aux bacchantes démoniaques de Bénarès. Je me promis bien de trouver un moyen d'introduction, auprès de ce polygame amateur, et borner là mes études d'embryologie comparée.* »

Puis, sous l'emprise d'un amour indescriptible, notre héros change de destination, préférant se diriger vers la Chine où l'emmène Clara : « *En Chine, la vie est libre, heureuse, totale, sans conventions, sans préjugés, sans lois... pour nous au moins*⁷... » Pour Clara, l'admiration qu'elle voue à la Chine contraste fortement avec son aversion pour le continent européen, qu'elle juge en ces termes : « *L'Europe et sa civilisation hypocrite, barbare, c'est le mensonge.* » Une certaine conception de l'amour de l'Autre ne pourrait-elle donc pour ainsi dire se concevoir que par le rejet de Soi ?

Un double mouvement d'attraction et de répulsion

Oscillant entre fascination et haine, l'Asie est le lieu de toutes les contradictions. Pour les Occidentaux, elle est d'une part la résidence de l'Autre qu'on exalte

pour son caractère « traditionnel » sinon mystérieux, mais d'autre part elle représente ce qu'on exècre peut-être le plus chez lui, c'est-à-dire sa différence. Cette double attitude, à la fois d'attraction et de répulsion, s'applique aussi à la nature : quel aventurier français embourbé jusqu'à la ceinture dans une forêt perdue de Malaisie ou de Kalimantan ne regrettera pas un moment la douceur des vallées vosgiennes, de l'arrière-pays niçois ou de la côte bretonne ? Cela ne l'empêchera pas de trouver « exceptionnellement beau » le paysage sans fin des rizières de Java ou de Bali dans lesquelles travaillent durement des femmes et des enfants, sacrifiés en vertu de la demande alléchante du tourisme international sous forme de « marionnettes folkloriques photographiables »... mais surtout rentables pour la plupart des gouvernements des pays asiatiques ! L'aventure n'est pas le lot de tous, de là justement sa spécificité tant recherchée, mais exclusivement réservée à quelques initiés en provenance d'horizons plus argentés...

⁶ Pierre et Renée Gosset, *Terrifiante Asie*, tome I, « D'Istanbul à la mer du Japon », Paris, Julliard, 1956, p. 238.

⁷ Octave Mirbeau, *Le Jardin des supplices*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1991, 1^{re} édition 1899, p. 101 et 133. Dans la préface de cet ouvrage (p. 17-18), Michel Delon écrit : « *L'auteur du Jardin des supplices n'est pas un voyageur au long cours, c'est un polémiste anticolonial, un lecteur et un rêveur. [...] Notre littérature classique s'est complu à composer à partir de récits de voyageurs un Orient de luxe et de cruauté ; le despotisme oriental était poétique et sexuel.* »

L'explosion touristique à travers le monde depuis les années 70 a montré l'émergence d'une nouvelle forme d'aventure en Asie, caractérisée par le mythe des « chemins de Katmandou » (et de Goa en Inde lorsque les hivers sont trop froids au Népal...), une aventure intérieure voire thérapeutique. Le rejet des valeurs occidentales de la part d'une bonne partie des jeunes américaines et européennes passe désormais par un voyage « initiatique » dans le sous-continent indien, où la rencontre des autres ne constitue souvent qu'une échappatoire pour masquer l'impossible quête de soi. Les nouveaux aventuriers attirés par les quelque 8 000 mètres de la chaîne de l'Himalaya n'ont certes plus grand-chose à voir avec les déçus du progrès venus en masse sur les traces des Beatles ou des Rolling Stones au début des *seventies*.

Pourtant, ces hippies ont montré la voie et préparé la venue d'une nouvelle « race » d'aventuriers plus conventionnelle, disciplinée et propre ! Dans l'évocation de sa déprime sur Freak's Street, Jean-Claude Guillebaud rappelle son amertume devant les dégâts de cette génération en partie sacrifiée sur l'autel de la consommation. Avant de parler d'un *freak* suisse accusé de proxénétisme, il écrit : « Des "junkies" étrangers en sont arrivés à "accrocher" des jeunes Népalaises à l'héroïne et les vendent aux touristes pour leur propre compte » (*Un voyage vers l'Asie*, 1979). Le rêve asiatique se transforme ici en cauchemar. Les aventuriers et autres routards partis se perdre sur les traces d'Alexandra David-Neel pour mieux se (re)trouver ne sont pas à l'abri, pour reprendre l'expression heureuse de Georges Condominas, de se laisser tenter par un « *ethnocentrisme altruiste* ».

Admiratifs devant l'exemple célèbre d'A. David-Neel, déguisée en mendicante lors de ses tribulations tibétaines au début de ce siècle, de nombreux voyageurs ont voulu à sa suite recourir à ce genre d'expériences. Du destin asiatique de cette aventurière hors du commun, Michel Mons écrit : « *L'Asie offre à Alexandra David-Neel une justification du vide, et une "maîtrise" de la fin du désir. [...] La grande leçon de son aventure reste la reconnaissance des principes de non-action et de répétition, non à travers le prisme européen froid et réducteur, mais*



Aujourd'hui, l'exotisme est partie intégrante de l'aventure ; les charters n'ont guère contribué à modifier nos comportements à l'égard de l'Autre

*dans la chaleur que procure la culture tibétaine*⁸. » Tout comme le voyageur, l'aventurier tient absolument à se distinguer du touriste. Il tente dans ce but de se fondre dans l'Autre, s'identifiant à celui-ci, le nouvel Autre devenant alors le touriste. Un tel comportement n'est d'ailleurs pas nécessairement plus avisé que celui de touristes dits classiques.

L'Asie entre exotisme et aventure

L'exotisme est partie intégrante de l'aventure, en Asie comme ailleurs. Largement centenaire, le terme même d'exotisme n'a cessé d'accompagner et d'étoffer les imaginaires des Occidentaux lors de leurs constantes pérégrinations en Asie « profonde » ou « éternelle ». En raison de la relative démocratisation des voyages depuis environ un quart de siècle, beaucoup ont pensé en finir avec l'exotisme au moment où l'on croyait enfin comprendre les cultures asiatiques et l'Autre dans sa diversité. Le constat est aujourd'hui amer. Certes, la mondialisation tant annoncée est avancée, mais les vols charters, la télévision ou la soi-disant ouverture au monde (en fait au

8 Michel Mons, « L'ordinaire fantastique », *Himalayas*, revue *Aurement*, série « Monde », hors-série n° 28, février 1988, p. 18 et 20-21.

marché), n'ont guère contribué à modifier nos comportements à l'égard de l'Autre. Vraisemblablement quelque peu « changée », l'incompréhension entre les cultures domine pourtant toujours. Les deux Orient évoqués il y a quinze ans par Harvey Cox semblent d'ailleurs également inconciliables : « *Il existe, en fait, deux "Orient" : l'un est une terre réelle peuplée d'individus réels ; l'autre est un mythe ancré dans la tête des Occidentaux*⁹. »

La recherche de l'authentique, du pittoresque, de l'unique a toujours guidé les pas de nos aventuriers et autres globe-trotters. Rares sont ceux qui parviennent à voir dans l'exotisme autre chose qu'un pur dépaysement : « *L'exotisme, ce n'est rien d'autre que la routine des autres qui vous captive, précisément parce qu'elle est "autre"*. [...] *La tendance naturelle est donc, dans les villages les plus lointains, de vous offrir gentiment ce que vous cherchez, quitte à s'imiter soi-même, à se déguiser pour le visiteur en autochtone coloré. Maudit soit l'exotisme ! [...] il y a maintenant des tas de fakirs hindous qui, la journée finie, remettent leurs jeans et rentrent chez eux en taxi* », souligne Jean-Claude Guillebaud dans son *Voyage vers l'Asie*.

Les récits de voyage où l'exotisme, doublé d'un ethnocentrisme, est loin d'être absent sont pourtant abondants : il suffit de feuilleter *Dans la peau d'un intouchable* (1994) de Marc Boulet qui, après s'être mis *Dans la peau d'un Chinois* (1988), réédite son expérience en Inde où il vit quelques mois en mendiant à côté des intouchables à Bénarès. N'est-ce pas là un extrême exotisme ? Nicolas Bouvier, célèbre écrivain-voyageur, entre autres grâce à *L'Usage du monde* et *Chroniques japonaises*, avait justement prévenu que « *l'important n'est pas tant de changer de peau que d'accepter celles des autres* »...

Notre exotisme de voyage estival n'a d'égal que celui qu'ont à notre égard les populations rencontrées. L'ethnologue Georges Condominas note ainsi : « *L'étonnement que provoque en nous le comportement des sociétés exotiques n'a d'équivalent que celui de ces sociétés vis-à-vis de notre propre comportement. Et lorsque nous nous trouvons dans l'une d'elles, c'est nous qui, à ses yeux, représentons l'exotisme* » (*L'Exotique est quotidien*, 1965). Combien d'aventuriers, d'écrivains-voyageurs, d'ethnologues ont simplement oublié de prendre en compte ou bien sous-estimé cette réalité ? A ce jour, l'aventure est une spécificité d'abord et presque exclusivement occidentale.

Le statut d'aventurier a bien changé depuis l'époque de Conrad ou de Kipling et même depuis la Seconde Guerre mondiale. Le voyageur d'antan était entreprenant et débordant d'activités, sans cesse à la recherche de contacts humains, d'expériences enrichissantes, en un mot d'aventures. Aujourd'hui, qu'en est-il ? L'aventurier ressemble souvent à son *alter ego*

maudit, le touriste. Un sinistre spectacle surmédiatisé et sans âme tend à se substituer toujours davantage à une pratique véritable, nourrie de poésie et à l'abri des caméras. Pour d'autres, « l'aventure asiatique » se réduit à l'escapade sexuelle d'un week-end dans les rues chaudes de Bangkok...

Les motivations des nouveaux aventuriers

Le voyageur qui « s'aventure » seul dans la jungle et tombe nez à nez avec les derniers représentants d'une tribu (c'est rarement voire jamais par hasard...) ne court plus vraiment la forêt mais plutôt les salles de rédaction, de cinéma, les maisons d'édition ou les agences de tour-opérateurs. Tel est par exemple le cas de l'aventurier-explorateur Patrice Franceschi, qui nous dit avoir découvert une tribu inconnue en Nouvelle-Guinée¹⁰. Le « tourisme d'aventure » propose aujourd'hui, pour une somme non négligeable, de rendre visite aux tribus perdues de Bornéo, de Sumatra, des Philippines ou de Nouvelle-Guinée. Contrairement au siècle dernier, on ne fait plus venir les « indigènes » de force pour les exhiber à la population parisienne, mais on incite à la rencontre des « derniers cannibales » ! D'autres prétendants à l'aventure totale sont tout de même plus réservés quant à l'approche préconisée du continent asiatique : « [...] *deux mois n'ont pas suffi, pour le Français que je suis, à pénétrer un espace culturel, l'Asie complexe, et un champ historique, les luttes nationales et les oppositions idéologiques dont les systèmes d'information et d'éducation génèrent et entretiennent stéréotypes et fantasmes*¹¹ », écrit un passionné de cyclisme à propos des pays de l'ex-Indochine.

Plusieurs générations de voyageurs en Asie ont montré dans leur vision de l'aventure des motivations différentes selon les conjonctures politico-historiques. Si des constantes subsistent, tels le « retour aux origines du monde », la « conquête de l'impossible » ou l'« harmonie avec la nature », l'aventure est surtout vécue sur un plan personnel. Du voyageur révolté en quête d'exil plus ou moins volontaire, pétri de culture livresque et avide de partager d'autres lieux et savoirs, on passe sans transition ou presque à l'aventurier sportif dont la culture est avant tout physique, technologique et télévisuelle... En cette fin de siècle confus, le souci pressant qu'ont tous les marchands de voyages est à mettre en relation étroite avec le désir actuel qu'éprouvent nos sociétés « modernes » à vouloir rester jeunes à tout prix.

Le couple passionnel Asie-Europe, ou plutôt Orient-Occident, est aujourd'hui encore intimement lié dans l'imaginaire fécond des Blancs : en voyant certains aventuriers occidentaux rechercher en Asie

9 Harvey Cox, *L'Appel de l'Orient*, Paris, Seuil, 1979, p. 180.

10 Cf. Franck Michel, « La nature comme refuge ou l'impossible quête des origines », *Histoire & Anthropologie*, Strasbourg, n° 9, octobre-décembre 1994, p. 30-35.

11 Virgile Bertrand, « La route mandarine. Du Vietnam au Cambodge à vélo », *Aventure du XX^e siècle*, Paris, n° 61, printemps 1993, p. 6. Le « dossier Indochine » de ce numéro laisse transparaître une certaine nostalgie toute coloniale. Il faudrait déjà commencer par dire « ex-Indochine »...

une part d'eux-mêmes, on s'interroge au sujet d'une hypothétique identité asiatique. Il s'avère qu'il vaudrait bien mieux parler d'identités nationales ou parfois régionales en ce qui concerne le continent asiatique : identité chinoise, vietnamienne, malaise... Des identités généralement chèrement payées par l'ensemble des populations asiatiques du fait des longues guerres « nationales » anticoloniales et/ou anti-impérialistes.

En matière de recherche spirituelle, l'Asie constitue une référence fondamentale pour les Occidentaux en mal de divinités

Ces légitimes affirmations identitaires et nationales sont pourtant encore mal acceptées par la majorité des puissances occidentales. Ne parle-t-on pas par exemple de « l'imitation » de l'Occident par le Japon ? Ou encore des contrefaçons des vêtements Lacoste en Indonésie ou des cassettes en Thaïlande ? Pour combien d'aventuriers ou même de vacanciers « l'Asie profonde » représente-t-elle une « réserve », une « arrière-cour », dans laquelle ils pourront éventuellement s'installer un jour ? Cette Asie « un peu nôtre » est une Asie rêvée, une Asie d'autrefois, mais certainement pas l'Asie contemporaine. Aujourd'hui, les Occidentaux ont d'ailleurs tendance à vouloir que cette fascinante Asie leur ressemble un peu. La formule célèbre d'un des plus grands écrivains colonialistes européens, Rudyard Kipling, paraît déjà bien loin : « *L'Orient est l'Orient et l'Occident est l'Occident, et les deux ne se rencontreront jamais.* » Elle semble être désormais reprise par les dirigeants asiatiques eux-mêmes...

Nature, culture, aventure...

L'image de l'évolution économique et même, dans certains cas, politique de l'Asie orientale se répercute également dans la vision occidentale de l'aventure moderne. À côté des *golden boys* de l'aventure, on trouve les touristes riches et blancs plus âgés qui optent pour une conception sentimentale et nostalgique de l'aventure, tel le nouveau et ultra-luxe *Oriental Express* qui relie Bangkok à Singapour en quarante-huit heures : un voyage en train exceptionnellement lent et réservé aux seuls touristes fortunés, un peu à l'image, dirait-on, de la situation d'un Occident en déclin submergé par le futur géant asiatique que l'on aimerait encore voir derrière nous...

Ainsi, dès 1955, après avoir affirmé sa haine des voyages et des explorateurs, annoncée dès la première page de *Tristes Tropiques*, Claude Lévi-Strauss nous avertissait déjà de cette fascination trop aveugle et simpliste qu'évoque en nous presque inexorablement l'appel de l'Orient : « *Ce qui m'effraye en Asie, c'est l'image de notre futur, par elle anticipée.* » Ce qui fut vrai il y a quarante ans l'est encore bien davantage de nos jours. Pour les nouveaux aventuriers, le voyage initiatique que symbolise l'aventure tient à d'autres prérogatives : le credo à la mode s'articulerait autour des trois termes « nature, culture, aventure » et s'orienterait à partir de trois thèmes dominants : culte de la performance, quête d'exotisme et d'authenticité, goût et passion de l'aventure.

On pourrait encore y adjoindre la recherche spirituelle pour laquelle l'Asie constitue une référence fondamentale pour les Occidentaux en mal de divinités. Comme le souligne parfaitement Jacques Meunier, les égarements et les excès ésotérico-religieux sont de plus en plus fréquents : « *Les aventuriers modernes seraient plutôt tournés vers l'Orient, avec les sports de combat et l'hédonisme épuré du tao. Ils ont lu Carlos Castaneda et Hermann Hesse qui, de Siddhartha au Loup des steppes, avaient montré la voie. Malheureusement, la quête spirituelle s'édulcore et, en devenant un produit de supermarché, se réduit aux élucubrations bêtifiantes de quelques zozos de l'ésotérisme*¹². » De la gloire impériale à la recherche spirituelle, en Occident, chaque époque et chaque génération peuvent puiser à l'envi dans le réservoir asiatique afin de satisfaire leurs besoins et leurs intérêts de l'heure !

Actuellement, le mythe de l'aventure en Asie contribue certainement à aider des jeunes Occidentaux à surmonter leurs propres manques dans une société où le narcissisme et le culte de l'argent constituent d'irréfutable vecteurs de « réussite » ! Le continent asiatique non seulement n'est pas à l'abri d'une telle évolution mais en est déjà assez gravement « atteint »... Cela dit, l'Asie ne possède plus l'aura dont elle avait jadis le privilège. Un privilège pour le moins suspect puisqu'il est en grande partie issu de la colonisation. L'Orient, « extrême » ou non, fait aujourd'hui peur autant sinon plus qu'il fascine. Demain, il n'attirera peut-être plus que les plus farouches des aventuriers, comme à l'aube de notre *xx^e* siècle.

Le regard occidental sur une Asie en pleine mutation n'a cependant guère été modifié au cours de ces dernières décennies et rien ne laisse augurer d'un changement de cap notable de la part des pays occidentaux. Là où l'Asie prépare le futur, l'Occident se réfère au passé, là où la première s'apprête à entrer dans le *xxi^e* siècle, le second n'en finit plus de sortir de son siècle. Le *xxi^e* siècle sera asiatique et le regard que l'Occident portera alors sur elle en sera fortement changé. Inévitablement...

12

Jacques Meunier, *Le Monocle*
de Joseph Conrad, Paris, Payot, coll.
« Voyageurs », 1993, p. 123.